

LES HONGROIS DANS LA CHANSON DE ROLAND

Dans la *Chanson de Roland* (manuscrit d'Oxford), les Hongrois sont mentionnés deux fois. Ils y figurent parmi les peuples païens énumérés par Charlemagne comme ennemis des Français¹ et ils forment le troisième des dix corps d'armée de l'émir de Babylone².

Dans les remaniements de la *Chanson de Roland*, les allusions à la Hongrie sont encore plus fréquentes. Une version parle d'un « paille de Pavie » que Girart acheta en Hongrie et fait traverser la Hongrie par le roi qui va par le Poitou et Cologne à Chartres. L'auteur d'une autre version connaît les chevaux de Hongrie, car on amène à Girart un « destrier de Ongrie » et l'or de Hongrie est mentionné à deux reprises³.

Où l'auteur de l'épopée a-t-il puisé ses connaissances sur les Hongrois et pour quelle raison les mentionne-t-il parmi les peuples païens ? Voilà deux questions auxquelles nous désirons répondre en utilisant le récent ouvrage si bien documenté de M. Boissonnade⁴.

Grâce aux travaux de MM. BÉDIER⁵, TAVERNIER⁶ et BOISSONNADE, nous savons aujourd'hui que l'auteur de la *Chanson de Roland* n'était pas un chanteur ignorant et que son œuvre n'est pas la production collective et spontanée du génie populaire, mais la création individuelle d'un poète sachant son métier et conscient de

1. Encuntre mei revelerunt li Seisne

Et Hungre et Bugre et tante gent averse, vers 2921-2122, éd. Gröber.

2. Li Amiralz .x. escheles ad justedes.

La premiere est des jaianz de Malprose,

L'altre est de Hums et la terce de Hungres, v. 3252-3254, éd. cit.

3. Pass. cit. par Louis Karl, *La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de Geste*, Revue des Langues romanes, 1908, tirage à part, p. 14.

4. *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris, 1923.

5. *Les Légendes épiques*, 1908-1912, t. III.

6. *Vorgeschichte des altfranzösischen Rolandsliedes*, 1903; Beiträge zur Rolandforschung, Zeitschrift f. franz. Spr. u. Litt., 1910, 1911, 1912.

son art. Il était probablement un clerc, un trouvère instruit qui appartenait à la catégorie supérieure de cette classe et qui a composé son épopée aux environs de l'année 1120, après la première Croisade. Il est incontestable qu'il connaissait fort bien la Bible et qu'il était pénétré de culture classique : à travers les compilations latines attribuées à Dictys de Crète et de Darès le Phrygien, il a eu une certaine idée des poèmes homériques. Avec sa culture ecclésiastique et classique, il avait certaines connaissances géographiques et ethnographiques qu'il avait puisées en partie dans les chroniques et dans les itinéraires de son époque et en partie dans les narrations de ses contemporains. Aussi M. Boissonnade a-t-il eu raison de consacrer un livre entier de son ouvrage à la *Géographie du poème de Turolde*.

C'est dans les récits, dans les traditions orales et peut-être dans les lettres relatives aux événements d'Orient que le poète a trouvé des indications précises sur les peuples de l'Europe orientale : les Hongrois, les Huns, les Bulgares, les Vlaques, les Russes, les Esclavons, etc. Tous ces peuples sont considérés par notre auteur comme païens, cruels et barbares, adversaires de la France et de la chrétienté.

Comment expliquer que ce soit sous le même aspect d'adeptes demi-sauvages du paganisme que Turolde se représente les Hongrois et les autres peuples d'Orient qui étaient déjà presque tous convertis au christianisme à l'époque où il composa son épopée ? L. GAUTIER et G. PARIS ont envisagé cette erreur comme un argument en faveur de l'antiquité du Roland ; selon M. BOISSONNADE, ce fait ne prouve aucunement que le poème ait été composé au ^x^e siècle, mais il doit être rapporté à l'hostilité rencontrée par une partie des Croisés lors de leur traversée de la Hongrie et des pays balkaniques.

Sur les chemins qui menaient à Byzance les premières armées des croisés, sous les ordres de Pierre l'Ermite, de Gautier sans-Avoir, du comte Emichon (1096), du comte Hermann et de Guillaume le Charpentier, puis les armées de Godefroi de Bouillon (1097), et enfin celles de Guilhen VII et de Welf de Bavière (1101-1102) avaient rencontré les Hongrois convertis depuis un siècle au christianisme¹. Elles en avaient reçu un accueil fort différent. Les masses populaires de l'ermite picard, bandes faméliques qui se livraient au pillage, avaient été traquées et massacrées sans merci par les Hongrois, les Cumans et les Bulgares réunis. Les hordes franco-allemandes indisciplinées de Guillaume le Charpentier,

1. Boissonnade, ouv. cit., p. 181.

d'Hermann d'Emichon et de Gottschalk avaient subi, non sans raison, le même sort. Les Hongrois, au contraire, avaient facilité le passage des armées régulières, commandées par Godefroi de Bouillon. Mais les aventures de 1096 avaient mal disposé les historiens des Croisés et avaient allumé de terribles rancunes parmi les peuples chrétiens d'Occident, chez lesquels survivait le souvenir des invasions hongroises du ix^e et de la première moitié du x^e siècle. Aussi Turol d'a-t-il placé les Hongres, à côté des Huns, leurs terribles frères de race du v^e siècle, parmi les auxiliaires de l'émir de Babylone. Quant aux Huns, ils avaient disparu depuis le vi^e siècle, en tant que peuple, mais leurs débris s'étaient fondus parmi ceux des autres peuplades des steppes d'Europe orientale. Lorsque le poète évoque leur nom, c'est une simple réminiscence d'un passé éloigné de cinq siècles qui l'inspire. On peut en dire autant des Avers ou Avares, que le poète range avec les Solteras dans la cinquième armée païenne¹. Les Avares, — une autre peuplade de race turque — qui, après la chute de l'empire d'Attila, avaient fondé un empire puissant et qui avaient ravagé l'Europe pendant trois siècles, avaient été anéantis par Charlemagne à la fin du viii^e siècle. Ils n'avaient laissé de traces que dans la région du Caucase et surtout dans la légende, où Turol d'a recueilli leurs noms.

Il y a encore un peuple ouralien qui se trouve évoqué dans la *Chanson de Roland*. Ce sont les Petchenègues². Le quatrième corps d'armée de Baligant est formé de ces féroces guerriers³. Comme les Petchenègues prenaient aussi bien du service auprès des princes musulmans qu'auprès des Empereurs grecs, on s'imaginait en Occident, à cause de leur réputation de férocité, que la première Croisade avait pour objet de leur enlever Jérusalem, aussi bien qu'aux Turcs. Une charte angevine de 1096 parle du départ des Croisés, qui vont en Orient chasser de Jérusalem les « perfides persécuteurs Petchenègues » (ad depellendum Pincinnatorum perfidia persecutionem)⁴. Les vicissitudes de la marche des armées chrétiennes à travers la péninsule des Balkans ne contribuèrent pas peu à affermir ce sentiment de répulsion de l'Occident à l'égard de ces païens sauvages. Lorsque l'armée des Français du midi, sous les ordres de Raimond de Saint-Gilles, traversa la région du lac d'Ochrida, en Macédoine occidentale, elle se heurta

1. E la quinte est de Soltras et d'Avers, v. 3242, éd. cit.

2. Boissonnade, ouv. cit., p. 182.

3. E la quarte est de Pinceneis et de Pers, v. 3241, éd. cit.

4. Charte d'Angers, Du Cange, *Glossaire*, v^e Pincinati, cit. p. Boissonnade, p. 183.

aux mercenaires Petchenègues de l'Empereur. Il en fut de même de celle des Normands d'Italie, qui, de Durazzo, s'avançaient vers Byzance, sous les ordres de Boémond et de Tancrede, par la via Egnatia. Il est peu probable que l'auteur de la *Chanson de Roland* eût mentionné ces païens, s'il n'avait eu présents à l'esprit les récents déboires des Croisés d'Orient¹.

GÉZA BIRKÁS.

(Pécs)

1. C'est ce que semblent confirmer d'autres traditions légendaires. La chronique de PIERRE A THYMO OU VAN DER HEYDEN (éd. *Chronique rimée de Philippe Mouskes* p. p. le b. de Reiffenberg, t. II, p. 711) raconte qu'après la délivrance de Jérusalem par GODEFROY-CUM-BARBA, comte de Louvain, le chevalier Olivier de Leeftdale alla en Arménie afin de délivrer des chrétiens qui avaient été faits prisonniers par le roi d'Arménie dans la guerre de Hongrie menée contre l'empereur des Romains : « Ast tunc quæsit Oliverus, an rex ipse in bello Ungarico quod ante tres annos habuit contra imperatorem Romanorum, aliquos de suis magnatibus amisisset. Cui hospes respondit quod sic... » Et plus bas : « Adstipulata hinc inde mutua sibi fide, dixit Oliverus : Ecce ante annos quatuor habuit rex Armeniæ, cum suis complicitibus, bellum in Ungaria contra imperatorem Romanorum, in quo duos nobiles milites quorum unus comes et alter filius imperatoris, est... » Cela prouverait aussi que les guerres des Hongrois contre les Empereurs d'Allemagne ne sont pas pour rien dans l'animosité des écrivains de l'Occident. (Note de la réd.).